

## 1814 — Le petit Russe.

Ça y est, je suis perdu. Encore une fois. En fait, je crois que je suis perdu depuis le début.

Tout a commencé le jour où j'ai rejoint l'armée. Ne me demandez pas quelle année, je n'en sais rien. Ni quand je suis né, ni lire ni écrire. En définitive, je ne connais pas grand-chose. Tout au plus, je sais travailler la terre.

Mon père était mort l'hiver précédent, je devais hériter des droits sur la terre qu'il cultivait, mais au village, certains espéraient bien se les approprier. Alors, quand est venu le temps de l'engagement, je fus désigné malgré ma petite taille. Ma mère et mes sœurs n'avaient pas leur mot à dire. Ça arrangeait bien les autres que je parte. Comme je ne me montrai pas liant, personne ne m'aida, tous trop contents de rester, de sauver un fils, de tout me prendre. Quand je reviendrai, si je revenais, dans vingt-cinq ans, ils en reparleraient, mais d'ici là... J'ai eu beau contester et hurler, l'affaire était réglée. J'ai vu leurs regards en coin, leurs yeux baissés, j'ai entendu leurs paroles voilées : « Quel mauvais coucheur, ce Pavel ! Qu'il parte... Bon débarras... » On était quatre du bourg à nous mettre en route : Mefodi, plus voleur que paysan, que le village était en joie d'envoyer au diable, Umir, pas un mauvais bougre, mais qui avait tout perdu suite à pas mal de coups du sort, qui comptait sur l'armée pour ne pas finir au ruisseau, Stepan un attardé qui souriait benoîtement quand il fut désigné, et moi.

On est parti avec un sergent austère et moustachu qui nous regardait toujours en coin avec ses petits yeux sournois. Il nous a menés à un camp immense, avec des

tentes et des abris de fortune partout. Je n'avais jamais vu autant de monde d'un coup. Je ne comprenais rien. Il régnait une agitation fébrile et confuse. Des types en engueulaient d'autres, ça défilait avec des bâtons à la place des fusils, des chariots pleins d'uniformes étaient déchargés sous de longs auvents, ça sentait la merde de cheval et le cuir neuf. Ça allait et venait dans tous les sens. J'ouvrais des yeux ronds, plus grands que l'encensoir du pope du village. Le sergent a regroupé notre bande avec des engagés comme nous. Il nous a expliqué un tas de trucs, je n'en ai pas saisi la moitié, il faut dire qu'il parlait dans un dialecte et avec un accent d'une autre région. Au vu des regards perdus de mes semblables, j'ai compris que je n'étais pas le seul. On nous a servi une soupe — heureusement que j'avais emporté un bol et une cuillère ! — et l'on nous a dit d'attendre là jusqu'au lendemain. Le sergent est parti, les gars de la cuisine aussi. On est resté, tout le groupe, comme des idiots au milieu du gigantesque camp où tout le monde avait l'air de connaître ses tâches. Après un moment de piétinement, certains se sont assis, d'autres ont commencé à discuter à voix basse. On s'observait. Deux, trois types, dont ce brigand de Mefodi, sont partis en maraude avec un air fiérot. Je me suis posé dans un coin, silencieux. J'ai fini par m'endormir, mon manteau sur le dos, mon sac en guise d'oreiller. Quand je me réveillai, il faisait nuit, le camp était plus calme, mais des ombres rodaient, un groupe chantait un peu plus loin. Les maraudeurs étaient revenus et avaient allumé un feu. Umir pleurait, pas loin de moi. Je lui aurais bien dit quelque chose, mais quoi ? Et à quoi bon ? Alors je me suis rendormi.

Au matin, ma vie de soldat a commencé. Une fois la découverte de mon nouvel équipement passée, je m'engluais dans la longue routine militaire. Non pas que

je n'allais pas de surprise en surprise, mais j'acceptais tout avec résignation. Même les événements les plus cruels et les plus injustes ne me faisaient plus ciller. Un jour, le fusil de cet abruti de Stepan a été volé pendant la nuit. Il a été se plaindre avec son air niais au sergent ; tout le monde rigolait. On se moquait de lui. Lui seul pouvait se faire barboter son arme et en plus aller en parler à notre sadique de sergent. Stepan fut fouetté devant toute la compagnie. Pour la première fois, j'ai vu un officier. Tout chez lui resplendissait ! Il avait de la prestance, était propre, portait un uniforme bien plus beau que le nôtre. On percevait mieux la place de chacun dans l'armée. Lui au-dessus de nous. Tout me semblait si évident... Il a donné des ordres aux sous-officiers qui ont exécuté la sentence. Stepan pleurait comme un gamin. Son dos me faisait penser à un champ fraîchement labouré par un paysan ivre. Pendant la punition, on riait encore, avec une méchanceté nerveuse. Puis, deux jours plus tard, quand il mourut des fièvres, à cause de ses blessures, j'imagine, ça nous a fait une drôle de sensation. Moi, je me suis enfoncé la tête dans ma solitude, d'autres étalaient leur forfanterie, mais on cachait tous notre honte, notre peur. C'était bête de crever pour si peu. On n'a jamais su qui lui avait piqué son fusil, qu'est-ce que ça avait bien pu rapporter au voleur ? C'était idiot cette histoire.

Après ça, je suis devenu lisse comme un galet dans le courant d'un ruisseau. Le flot de la vie pouvait glisser sur moi sans m'affecter. D'accord, je n'ai rien tenté pour le pauvre Stepan, mais à partir de là, je me suis promis que je n'entreprendrai jamais rien pour les autres. Je ne serai jamais cet idiot de Stepan ni un de ceux qui riaient de lui. Je dis ça, mais, j'ai eu beau jouer à celui qui ne ressentait rien, j'en ai quand même eu des sentiments durant tout ce voyage. Je parle de voyage parce qu'en fait ça ressemblait plus à un douloureux périple qu'à la guerre telle qu'on me